XV ANNÉE — N° 4816 — LUNDI 4 JANVIER 1904

LA CROIX

DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIIIe
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

88, Grande-Rue, 88 — 85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVÉRSAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

PETIT CALENDRIER

Lundi 4. — Saint-Aquilin. — Adoration : Lille (Carmélites, ador. noct.), Roubaix.

En deux années....

L'oncle Romain a servi vingt-deux ans son pays. Quand il prit sa retraite, il y a deux ans, comme chef de bataillon de turcos, c'est vers le cher pays breton, vers la terre ancestrale, qu'il dirigea ses pas. Dans un hameau morbihannais, avec 4.000 francs de retraite et sa recette, le commandant Romain comptait vivre heureux, lui « un peu en pâte ». Plus de famille, disait-il : Tous ceux de sa génération ont depuis longtemps « défilé la parade ».

Dans l'Ouest, un petit-neveu, officier, se souvient à peine du vieux bonhomme. Le retraité est libre comme l'air. Où planter sa tente? A Guéganda, la cité paisible, endormie à l'ombre des vieilles tours d'enceinte que recouvrent le lierre et les plantes grimpantes? Ou bien encore, le long de la gale rivière d'Auray, allonger chaque tour par les barques rentrant de la pêche au large? Oui, c'est au milieu des travailleurs de la mer, des marins bretons, race à l'âme simple, à la foi robuste, honnêtes et laborieux, qu'il se fixe définitivement.

Mais où n'a pas pénétré, vingt-cinq ans dans le bled, cette la société des Arabes inclémentes et la contemplation des déserts de sable, sans de vastes et lointains nauvages. L'oncle Romain, contemplatif et peu causeur, a longtemps hésité avant de choisir le coin de terre où se fixer pour la dernière étape. Puis, un beau jour, après une promenade en mer et une conversation de deux heures avec un simple curé de campagne, chez le Maître, il pointe le doigt qu'on aperçoit du Morbihan, à égale distance de Quiberon et de Belle-Ile — qu'il s débarqué. Décidé à finir les jours sur un coin de terre ignoré, battu des flots comme un navire au large.

Depuis deux ans, sauf les voyages à Belle-Ile pour hauler les arriérages de sa pension, le commandant Romain n'a pas quitté son rocher inaccessible du monde civilisé, il ne lit plus de journaux. Sa vie se déroule calme, au milieu des braves pêcheurs qui le vénèrent pour sa droiture et sa charité inépuisable. Il partage leurs joies, leurs tristesses et leurs espérances, heureux de cette existence qui lui rappelle par plus d'un point la vie d'autrefois, alors qu'il commandait au campement de tirailleurs, à Bagbar, sur les confins du désert saharien.

Décédé, le novembre dernier, grand brouillon dès le début du retraité. Une lettre timbrée de Nantes vient d'arriver pour lui, apportant au vieux de Port Haliguen. Yves, le aîné, et fiiieul du commandant, annonce qu'il vient d'obtenir le grade de capitaine à Nantes.

Le vieux retiré du monde, en relisant le [illegible] lettre, seul parmi tout qui ait su apprécier un trésor, ferme les yeux et croit voir un talisman d'or, vaillamment conquis par le neveu travailleur acharné. Un flot de souvenirs l'assaille tout d'un coup.... « L'armée, le régiment, les casernes ...Si je sortais de mes cartons pour deux jours !... Revivre un peu l'existence de jadis, au contact des jeunes gens qui ont suivi la même voie et me rappelleront mes jeunes années.... »

La décision est bientôt prise. Un coup de télégraphe ! Par le courrier de Belle-Ile, dans quarante-huit heures, le serai à Nantes...

***

Aux quais de la Loire, le *Saint-Antoine* vient d'accoster. Un kepi s'agite au-dessus de la foule. Très vert, malgré ses 68 ans, l'oncle Romain saute sur la passerelle et se jette tout joyeux dans les bras du jeune officier qui l'étreint.

— Bonjour, mon oncle. Quelle surprise! — Ah! mon garçon, il fallait que ça fût tout... Songe un peu, deux ans sans revoir le continent. Il me semble que je reviens d'Oubangi. — Deux ans, mon oncle!... Vous trouverez bien du changement, dans le métier... Il a pensé beaucoup d'eau sous les Ponts-de-Cé, en cours de ces deux années, vous verrez... — Comme tu dis ça?... Voyons, où me conduis-tu? Au cercle ou à la pension? — Non, mon oncle, pas au cercle... Depuis certaines aventures de « casernes », dans nos petites garnisons, on n'est plus comme jadis, libre de ses paroles. Il faut se surveiller à « la Réunion »...

— Des « casernes »? Quel est ce mystère?— Je vous expliquerai mieux plus tard. On a introduit, chez nous, des accessoires de cuisine qui n'existaient pas de votre temps... — Comment? le *rapport sans armes!* C'est du propre! — Oui, mon oncle. Et si l'on savait encore d'où part le rapport qui vous est lancé dans les jambes!... Parlons d'autre chose, voulez-vous? — Tiens, Yves, que font ces trois troupiers en conciliabule devant la guérite? Ils se « passent la consigne ». — Mais, voyons, autrefois, ça se passait au « présentez armes »?

— Oui, mon oncle. Mais il n'y en a plus de « présentez ». Tout se fait, l'*arme au pied*.

Sans dire mot, un pli soucieux lui barrant le front, le vieux commandant suit son neveu, n'osant déjà plus questionner. Près d'eux passe un militaire, tout gris, avec un chapeau mou que relève une cocarde. Il salue l'officier.

— Dis donc, Yves, qu'est-ce que c'est que cet Ostrogoth qui te salue? Et cette tiesse?... Un marsouin belge, pour le moins? — C'est la tenue *beer*, mon oncle, le nouvel uniforme en essai. Celui-ci est un soldat du 2e de ligne, venu de Paris en permission. Dans un an, peut-être, nous serons f...ichés comme ça.

Les épaules du retraité se soulèvent. Il l'entend de sourds bougonnements sous sa moustache blanche, tandis qu'il accoste le pas.

— Et cette cantinelle? Est-elle manchotte ou aveugle? Qu'est-ce qu'elle attend pour te rendre les honneurs?

— Mais, mon oncle, on ne rend plus d'honneurs. Pour tout le monde, la troupe comme les sentinelles demeurent aujourd'hui « l'arme au pied ». — Comment? Pour tout le monde?... Pour le drapeau aussi?...

— Pe le drapeau lui-même. — Du coup le vieux soldat éclate. Mais son neveu l'a déjà saisi par le bras; il lui montre un matelot ivre et, doucement, l'entraîne dans une rue écartée, afin d'éviter un choc probable.

— Et ce gouvret? ce mathurin en bordée, tu ne lui fis rien? Tu ne le fais pas coffrer *dare! dare!*

— Hélas! mon oncle, je m'en garderais bien! Ce matelot est un [illegible] de l'amiral Lamarlan !!!...

Le tandemain, mis au courant par son neveu l'ype de tous les événements militaires de ces deux dernières années, — le chambardement de l'armée, l'excitation à l'indiscipline, l'évaçement soumis aux Loges, la délation, sous toutes ses formes, tolérée, voire encouragée, les révoltes collectives punies à peine, les « honneurs » supprimés, l'odieuse politique compromettant notre puissante militaire, — le commandant Romain, sombre et muet, regagne le Saint-Antoine qui appareille pour Belle-Ile.

— Ah! bien! mon pauvre enfant, en vingt-quatre heures, j'ai vécu ces deux années et j'ai vieilli de dix... Que de ruines en deux ans! Moi qui vivais là-bas, dans mon ermitage d'Etoile ce épaisse, sans me douter!

— Et si l'on voyait là fin du cauchemar... Songes mon oncle qu'aujourd'hui l'*Internationale* se chante dans les casernes...

— Courage, mon pauvre ami. Tout ça n'aura qu'un temps!... — Dieu vous entende.

Et tandis que les deux hommes, les larmes aux yeux, s'étreignent, le plus jeune murmure

— Si encore, au lieu de piétiner dans la boue, on pouvait, comme de votre temps, aller au pole risquer sa vie et courir la chance de se faire casser la tête utilement!..

ÉTRENNES
pour les Expulsés

CINQUIÈME LISTE

Par le Comité :

M. et Mme Jules Fockedey	105 »
Mme Gaudin	10 »
Mme Georges Maquet	20 »
Georges et Auguste Maquet	2 »
Deux amies	5 »
M. et Mme Léon Boutry	20 »
Suzanne, Louis, Marie-Madeleine, Cécile, Joseph, Maurice Boutry	30 »
Total de la 5e liste :	192 »
Liste précédente :	1880 50
Total général :	2072 50

LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE

Nos lecteurs apprendront avec la plus vive satisfaction que, contrairement à l'annonce que nous faisions hier, les dévouées religieuses enseignantes de Bon-Secours n'ont reçu aucun avis les condamnant à la dispersion.

Nous en sommes heureux pour les nombreux enfants qui sont l'objet de leurs soins éclairés et de leur infatigable sollicitude.

La fermeture du Pensionnat Saint-Joseph à Saint-Omer

On lit dans la *Croix d'Arras* :

Les parents des élèves du Pensionnat Saint-Joseph ont reçu de la direction de cet établissement un avis leur annonçant sa prochaine fermeture de par l'ordre des Combes, Ringot, Vesseur, Jonnart et Cie.

Le pensionnat Saint-Joseph faisait au commerce de St-Omer pour 250.000 francs d'achats chaque année.

Ajoutez-y les dépenses faites par les élèves et les parents...

M. Ringot en votant en aveugle pour Waldeck et Combes a fait de « belle ouvrage » pour St Omer.

Espérons qu'on lui revaudra cela.

L'ÉLECTION SÉNATORIALE

BRELAN DE DOCTEURS

L'élection sénatoriale de dimanche prochain sera mise sur les dents nos docteurs politicaillieurs.

Déjà nous avons assisté aux interventions médicales du docteur Dron et du docteur Défontaine.

Entre temps le docteur Debierre n'a cessé de manœuvrer sa seringue sréteire.

Et voici qu'hier le congrès des socialistes indépendants (?) et des délégués des groupes de la fédération (??) — Du diable si on s'y reconnaît! — s'ouvrait tenu à Douai. A 3 heures 1/2, à *la lanterne*, s'apprête un nouveau docteur au chevet du Bloc atteint de douleurs intestinales.

Eu effet, d'après la note qui nous parvient, ce congrès croupion, après examen de l'attitude à prendre à l'élection sénatoriale du 10 janvier a décidé, non sans tiraillements d'estomacs affamés de présenter au fer tour la candidature du docteur Desmons, (la Dewerker, casserole du *Réveil*), et au 2me tour, de lâcher proprement ce candidat-apéritif pour faire bloc sur le nom du docteur Debierre, déjà nommé.

Par Hippocrate, en voilà des médicastres. Inutile de nous soubaiter réciproquement « bonne santé » citoyens mes frères, les morticoles sont tellement affaiblis par la politique, que la mortalité va s'éteindre d'elle-même.

Mais ce n'est pas seulement la Faculté qui s'ébahe ainsi en consultations multiples, c'est aussi la Loge.

Car, si nous comptons bien, voilà trois candidats du bloc, or, sur ces trois candidats,

Le fr.·. Desmons est franc-maçon happé.
Le fr.·. Debierre est franc maçon grade.
Et le fr.·. Tribourdeaux est un vieux compagnon.·. qui a usé déjà, en ses longs services, un nombre incalculable de maillets, de compas, de triangles et de tabliers symboliques.

Nos braves électeurs sénatoriaux des champs et des villes ne finiront-ils pas par trouver que tout ce mélange de tisane et d'infusion d'acacia soulève le cœur?

Les trains pour l'élection sénatoriale

A l'occasion de l'élection sénatoriale qui aura lieu à Lille, le dimanche 10 janvier prochain, des mesures seront prises pour parer au mouvement qui se produira à cette date, tant dans la matinée, pour les arrivées à Lille, que dans l'après-midi et le soirée, pour les départs de Lille.

Il sera prévu, le dimanche soir, un train supplémentaire sur Valenciennes, partant de Lille à 9 h. 15 soir; ce train desservira toutes les stations intermédiaires jusqu'à Valenciennes, d'où les voyageurs pour les directions de Busigny par Le Cateau, de Maubeuge et Hirson et de Bavai vers Saleches et Cambrai pourront continuer par des trains dont les heures sont indiquées ci-après :

Les voyageurs pour la direction d'Aulnoye Hirson, amenés à Valenciennes par le train spécial quittant Lille à 9 h. 15 soir, continueront par le train 2236 qui fera exceptionnellement arrêt 30 secondes à Berlaimont à 11 h. 40 soir.

Les voyageurs pour la direction d'Avesnes reprendront à Aulnoye un train spécial à 11 heures 33.

Les voyageurs pour au-delà de Somain vers Cambrai, qui repartiraient de Lille par le train 2.236, trouveront à Somain un train spécial.

Départ de Somain à 10 h. 35 soir.

En outre, un train supplémentaire, en correspondance à Saint Amand avec le train 1.523 venant de Lille et à Fresnes avec le train 13 de la Compagnie d'Aezin, sera mis en marche de Saint-Amand à Blanc-Misseron, départ 9 h. 30 soir.

Il est bien entendu, d'ailleurs, que les trains supplémentaires partant de Lille à 9 h. 15 soir et de Saint Amand à 9 h. 30, ainsi que ceux en prolongement de Valenciennes vers Aulnoye-Hirson, vers Le Cateau-Busigny, vers Maubeuge-Hirson et de Bavai vers Cambrai, ne seront mis en marche que si l'élection donne lieu à un troisième tour de scrutin.

De plus, pour faciliter l'aller et le retour des électeurs, les trains ci-après seront exceptionnellement arrêt, savoir :

Train 2002, à Coude-Kerque-Branche, 30 secondes, à 7 h. 23; train 2002, à Esquelbecq, 30 secondes, à 7 h. 42; à Arnèke, 30 secondes, à 7 h. 50; train 2029, à Arnèke, 30 secondes, à 10 h. 55; train 2029, à Esquelbecq, 30 secondes, à 11 h. 02.

NOUVEAU GENRE

A sa grande Princesse

Seigneur, où nous en allons-nous?
Vraiment c'est à devenir fous
De vivre en le siècle où nous sommes!
Qu'aurait dit le monde autrefois
Si les femmes brevaient les lois, —
Avaient pris la place des hommes.

C'est ainsi pourtant aujourd'hui;
De nouveaux horizons ont lui
Sur les esprits et sur les choses;
Un vent de révolte a soufflé,
Le monde s'est renouvelé
En d'étranges métamorphoses.

Je n'y comprends plus rien, vraiment
Nos fils commencent l'allemand
Avant même de savoir lire,
Plus d'enfance, plus de gaîté,
On leur apprend tout, excepté
L'art de jouer et de sourire.

L'école des aire de garçons,
Nos filles lisent leurs leçons
En fumant une cigarette
Boivent du punch, parlent argot
Et ne désirent, pour leur lot,
Que tennis, tout-ouï, bicyclette.

Ce n'était pas assez; voici
Qu'elles veulent avoir aussi
Et leurs bachots, et leurs licences.
« Vivent la loge et le rabat! »
Bientôt, en robe d'avocat,
Elles viendront aux audiences.

Fières de leurs premiers succès,
Elles demanderont l'accès
Des hautes dignités publiques;
Ministres, ou chambrières, [illegible]
Elles [illegible] les [illegible]
Les grands ressorts des républiques.

Plus d'ventails, plus de bijoux,
Plus de parfums subtils et doux,
Plus de fleurs, ces touchants emblèmes;
Des banquets, des cris, des discours,
Tout en tapage à rendre sourds
Messieurs les députés eux-mêmes?

Pour entraîner vers les combats
Nos officiers et nos soldats,
Ces viragos, hier poltronnes,
L'épée au poing, l'orgueil au front,
Dans l'avenir s'envoleront
Sous l'étendard des amazones.

Hélas! Voilà qui, cependant,
L'ogre, de leurs petits enfants
Viendra détruire la croyance!
Mieux eût vaut que toutes tendresses
Fussent devenues des tourbeaux
Rassoilliés par l'espérance!

Quand ces choses arriveront
C'est que les hommes ne seront
Que de vulgaires femmelettes
Bavards, légers, tout en plus bons
Pour emmaillotter leurs poupons
Et pour tourner les omelettes!

Et vous riez de mon émoi!
Et vous vous demandez pourquoi
Mon vieux sang s'indigne et tressaille
Devant le siècle que voilà?...
J'ai trop vécu pour voir cela...
Il est grand temps que je m'en aille.

Le Petit Prince.

Dieu vous bénisse!

Par les temps humides que nous subissons, les gens s'abordent par cette exclamation — involontaire : « Dieu vous bénisse! » A vos souhaits! » Cette coutume de saluer les gens qui éternuent est presque universelle; on le retrouve, en effet, à peu près partout, dans toutes les régions, sous toutes les latitudes. Elle ne dérive pas de quelque légende locale, née elle-même du hasard; elle se perd dans la nuit des âges. On la retrouve au sommet comme au bas de la civilisation, chez les races les plus étrangères les unes aux autres, chez les Grecs aussi bien que chez les Romains, chez la populations de l'Afrique centrale comme dans les îles perdues de l'Océan Pacifique.

Chez les Romains, on disait à ceux qui éternuaient : *Ab Jove salve*, que Jupiter vous conserve.

Chez les Grecs : « Puissiez vous vivre! » « Que Dieu vous sauve! »

Aujourd'hui, chez eous, c'est une habitude qui disparaît, comme tant d'autres, presque abandonnée, même dans les campagnes où les traditions meurent moins vite. On garde cependant encore, pour s'en servir à l'occasion, le souvenir des nombreux compliments dont on saluait jadis les gens qui éternuent.

La plus connue est : *Dieu vous bénisse*, et l'on répond : *Merci!* On dit encore : *A vos souhaits... Merci!*

En Italie, quand on éternue on dit : *Salut, prospérité, cent ans de vie...* etc., et autres prédictions.

L'éternuement reconnaît les causes les plus variées. L'air, en pénétrant dans les voies aériennes du nouveau-né, détermine l'éternuement. Ainsi, en passant d'un lieu obscur dans un lieu vivement éclairé par la lumière du soleil, on éternue, probablement par suite des communications qui existent entre les membranes conjonctive et pituitaire, phénomène déjà remarqué par Aristote.

Souvent l'éternuement annonce l'arrivée des accès d'épilepsie ou leur terminaison.

L'éternuement imprime à tous les organes une secousse qui active souvent leurs fonctions, qui favorise surtout la circulation et qui peut être salutaire dans beaucoup d'occasions où il devient pour le nez ce que la toux est pour le poumon, comme lorsqu'il s'agit de balayer les corps étrangers qui incommodent la membrane pituitaire; ou de chasser, de l'intérieur des fosses nasales une muqosité trop épaisse, trop fluide, acrimonieuse. Hoffmann a vu sous son influence, le conduit auriculaire être débarrassé des petites pierres qui l'obstruaient et des calculs descendre des reins dans la vessie; mais il entraîne aussi quelquefois à sa suite des accidents plus ou moins graves, et il peut, par sa fréquence et son intensité, constituer une maladie particulière.

On a vu des hémorrhagies pulmonaires, des ménorrhagies très graves, et même la mort subite être dues à l'éternuement; il est extrêmement probable que, dans ce dernier cas, les malades étaient atteints d'un anévrysme du cœur, ou des gros vaisseaux, qui s'est rompu. On cite l'exemple d'un homme qui fut frappé de cécité pour avoir pris un trop violent sternutatoire.

On a vu pourtant l'éternuement se répéter plusieurs fois par heure, pendant des années entières, sans que la santé en fût altérée.

Ceci pour rassurer ceux qu'aurait trop effrayés le récit des méfaits que les auteurs ont mis au compte de l'éternuement.

Journal de la Santé. Dr Fissaire.

LILLE

Incendie rue du Bois-Saint-Sauveur

Une femme asphyxiée

Une vieille femme de 82 ans, Mme Roussel habite rue du Bois Saint-Sauveur, 38, avec son fils. Cette personne depuis une dizaine d'années ne jouit plus de la plénitude de ses facultés et on avait dû lui donner une garde-malade.

Mme Roussel se croyait toujours poursuivie et bien souvent elle voulait se coucher avec des couteaux et des allumettes. Souvent la gardienne elle-même était en butte à ses vexations.

Fatiguée, celle-ci déclarait à M. Roussel fils, samedi soir, que désormais, elle refusait de continuer son emploi.

En apprenant cette décision, la malade se retira dans sa chambre et se barricada. Son fils resta dans une chambre voisine jusqu'à 1 heure, heure à laquelle n'entendant aucun bruit dans la chambre de sa mère, il se coucha.

Vers 3 heures, il était réveillé par des crépitements. Il accourut, le feu avait pris dans le logement de Mme Roussel. Il appela au secours; des voisins forcèrent la porte.

La malheureuse femme était étendue à côté de son lit, en flammes : dans un coin de l'appartement une table et une chaise brûlaient.

On jeta des seaux d'eau tandis qu'on prodiguait des soins à la malheureuse victime. Mais tout fut inutile, et un docteur ne put que constater le décès dû à l'asphyxie.

Mme Roussel portait aussi sur le corps de sérieuses brûlures.

Cependant les pompiers des rues de Fives, du Fresne et de Malus étaient arrivés et, au bout d'un quart d'heure de travail, parvenaient à se rendre maîtres du feu.

M. Foucart, commissaire de police, s'est rendu rue du Bois-Saint-Sauveur dès la premier alarme.

L'émotion, on le comprend, est très vive dans le quartier.

Paroisse de N-D de Consolation. — *La Bénédiction du drapeau des Pages du Christ* doc de M. et Mme Daubresse de Mons-en-Barœul, a eu lieu hier à la messe de 10 heures.

Vers 9 h. 1/2, la vaillante phalange des Pages de Lille, renforcée des délégations de La Madeleine, de Loos et des Chevaliers de la Croix de Lille, et précédée des tambours et clairons des Anciens du patronage de Vauban, quittait le cercle Saint Louis, rue du Marché, pour se rendre à l'église de N-D de Consolation.

Dans la nombreuse assistance qui était venue de toutes les paroisses, pour témoigner de sa sympathie à l'Œuvre de la *Croix* et du *Pèlerin*, nous tenons à relever les noms de M. Paul Féron-Vrau, directeur de la *Croix de Paris*; de M. le chanoine Masquelier, directeur de la *Croix du Nord*; de MM. les abbés Dargent et Dhellumes, de M. Daubresse, directeur du Cercle Saint-Louis à Wazemmes.

A l'Evangile, M. l'abbé Thellier de Poncheville, de la *Croix de Paris* après avoir fait le procès de la presse malfaisante, a montré les deux forces qui doivent nous donner espoir au milieu des luttes et des persécutions actuelles : le bon journal et les jeunesses catholiques qui se lèvent de toutes parts pour sauvegarder leurs énergies et leurs volontés au service des libertés qui sombrent.

Après cette éloquente allocution, M. l'abbé Desmons, curé de N.-D de Consolation, a procédé à la bénédiction solennelle du drapeau des Pages.

La « Chorale Ouvrière » de la *Croix du Nord* qui a exécuté avec distinction la messe royale de Dumont, harmonisée, et un *O Salutaris*, de Hulst, a obtenu un réel succès.

La messe terminée, le cortège a parcouru de nouveau les rues de la ville pour rentrer au Cercle de Wazemmes où les vins d'honneur ont été servis par les Pages de Lille à leurs amis de La Madeleine et de Loos, aux Chevaliers de la Croix et aux membres de la Chorale.

Cette belle cérémonie marquera dans les annales de la paroisse de N-D de Consolation et sera d'un puissant et précieux encouragement pour nos jeunes pages et aussi zélés propagateurs de la bonne presse.

Dans les fortifications. — Samedi soir, vers 6 h., M. Armand Coutel, 19, rue des Meuniers, passait dans les remparts, entre les portes de Béthune et des Postes. Trois individus se sont précipités sur lui, et non contents de lui enlever son argent, l'ont encore dépouillé d'une grande partie de ses vêtements.

La police croit connaître les coupables.

Chute dans une bétaudre. — Samedi soir, en procédant au déchargement d'une bétaudre au quai Vauban, un journalier, Louis Prevost, est tombé dans la cale.

Le docteur Vienne a constaté une blessure assez grave à la base du crâne et a fait transporter Prevost à l'hôpital Sainte-Eugénie.

Un car électrique qui brûle. — Dimanche matin vers 11 h., le car B n° 661 était arrivé rue de Béthune à l'endroit où le système caniveau remplace le tracteur trolley.

Au moment où le wattman descendit la charrue, une flamme jaillit, et le car prit feu.

Les voyageurs s'empressèrent de descendre et bientôt l'incendie atteignit les banquettes de 1re classe.

On jeta force seaux d'eau et le feu fut éteint.

Il avait causé de sérieux dégâts, le car sera mis en réparation.

Les pompiers de la Mairie accoururent rue de Béthune mais n'eurent pas à intervenir.

Etat-Civil de Lille

Dragées et Boîtes pour BAPTÊMES
à ras ce Prix, THOMAS-FILS, près la Gare, LILLE.

du 3 janvier

Publications de mariages. — Sense Félix, journalier, rue de Juliers, 54, et Deceave Rosalie, ménagère, même adresse. — Demoor Charles, garçon boulanger, rue Mazagran, 2, et Hertala Ferdinande, journalière, boulevard Montebello, 184. — Vlaminck Henri, journalier, rue d'Austerlitz, 74, et Colette Adèle, fileuse, même adresse. — Motte Henri, lieutenant au 43e régiment d'infanterie à Lille et Allègre Sabine, sans profession, boulevard Vauban, 6. — Vanpoucke Ferdinand, marchand de bois à Clermont et Lansoe Marie, sans profession, rue Destailleurs, cour Andrès. — Leroy Georges, photographe, rue Léon Gambetta, 124, et Dhellander Louise, repasseuse, cour Ste-Marie, 5.

Jouville Fidèle, employé, à Willeme, et Dupuez Pauline, tailleuse, rue Charles-Quint, 4 bis. — Colmant Jules, soldat au 37e d'artillerie, à Douai, et Aubert Florine, cuisinière, rue Fabricy, 17. — Dennisl Louis, à Lille, et Despres Marguerite, à Fouquières-les-Lens. — Beau Gérard, journalier, à Charleroi, et Dufon Léonore, ménagère, même adresse. — Dierick Julien, frappeur, rue Pont-Bert, 31, et Watteeamps Marie, repasseuse, cour Decarnin, 2. — Van Hasebout Maximilien, tonnelier, à Roubaix, et Delmart Prudence, dévideuse, à Lille. — Di-

---

FEUILLETON N° 29

Déception!

par A. DEVOILLE

L'idée du suicide germait de plus en plus dans cette tête échauffée. Jeanne, toujours inquiète, toujours active, continuait ses efforts, son généreux dévouement; elle ne négligeait rien de ce qui pouvait en distraire son mari de sa noire mélancolie, ou raviver en lui le sentiment chrétien. Elle aussi souffrait, et beaucoup, et plus que lui, car le malheur spirituel de ses enfants l'affligeait plus encore que leur sort temporel. Elle trouvait une ressource dans la prière, dans la communion; souvent elle se rendait à son cher couvent de la rue des Ursulines, et là, elle versait son cœur devant Dieu, et livrait de tels assauts *au trône de miséricorde*, qu'elle en sortait consolée, ou tout au moins pleine du doux espoir que ses enfants, s'ils ne parvenaient pas à faire fortune ici-bas, ne seraient pas assez malheureux pour périr éternellement. Les dispositions actuelles de ses deux fils étaient, en grande partie, le résultat de ces ferventes prières. Son mari n'y était point-non plus indifférent; mais, pour se convertir, elle comptait, surtout, sur l'intervention de la petite Séraphine, plaidant devant Dieu la cause du malheureux qui l'avait tant aimée sur la terre.

Il existe à Paris, à l'extrémité de l'île de la Cité, un petit bâtiment lourdement assis sur le quai, où il semble mirer ses formes funèbres. C'est la Morgue, c'est le temple de l'assassinat et du suicide. Il est peu de jours où ce sanctuaire de nouvelle espèce s'ouvre ses flancs à quelque victime. Quelquefois trois, quelquefois quatre, cinq cadavres attendent là qu'un parent, qu'un ami, qu'une connaissance vienne le réclamer. De ces cadavres, les uns ont été recueillis par les filets des pêcheurs, les autres ont été ramassés dans les rues. La plupart de ces hommes se sont donné volontairement la mort; quelques-uns sont tombés sous des coups mystérieux. Les curieux se suivent à la file dans ce triste asile, si toutefois, l'on peut appeler curieux ces ouvriers, ces femmes du peuple qui vont là demander un éclaircissement à des douleurs pénibles. Tous les habitants de Paris qui ont vu quelque membre de leur famille disparaître, entrent dans le sépulcral bâtiment, tremblants, palpitants; étudiant les traits des victimes qu'une main soigneuse a rangées dans une attitude décente, et cherchent sous ces traits décolorés, sous ces plaies béantes, sous ces membres fracassés, l'être dont ils pleurent l'absence, et quelles reconnaissances, parfois! quels cris de douleur! quelles scènes émouvantes!

Bruneau, dans ses rêveries solitaires, jetait souvent les yeux de ce côté-là. Un instinct secret l'y attirait; il semblait dire : — C'est là que mes douleurs se termineront; c'est là que Jeanne viendra me reconnaître. — Il entrait assez souvent dans ce sépulcre humide, s'arrêtait à contempler ces cadavres, puis cherchait à se persuader que le repos était bien réellement échu aux êtres infortunés, qui étaient venus aboutir à ce port de misères. Il tâchait ainsi de diminuer l'horreur que la mort lui inspirait, en se familiarisant avec ces aspects.

Un incident l'y surprit un jour, d'une manière aussi inattendue que singulière. En passant sur le quai, il vit une foule plus nombreuse que d'ordinaire se presser à l'entrée de la Morgue.

En même temps, des cris aigus résonnaient dans l'enceinte, et il était aisé d'y reconnaître une voix de femme. Les spectateurs se haussaient les uns sur les autres pour voir : car, à Paris, on aime le spectacle, tout ce qui tranche de la monotonie ordinaire de la vie. Bruneau fit comme tout le monde, se pousse, se hisse, coudoya à droite et à gauche, et finit par arriver à voir. C'était le corps d'une jeune fille, portant au cou une plaie béante, quelque lavée, et qui pendait à demi couchée, pour être mieux reconnue. Elle paraissait avoir été fort belle; car la mort n'avait point détruit la régularité de ses traits. Tous les yeux étaient fixés sur elle, et quelques sentiments se faisaient jour, les uns de pitié, les autres d'indifférence. Bruneau regardait aussi, mais prêtait surtout attention aux gémissements d'une femme qui se tordait les bras de désespoir, en appelant à grands cris ce qu'elle appelait son enfant, sa fille chérie. Couchée sur le cadavre, elle l'embrassait, elle le serrait dans ses bras, elle l'arrosait de ses larmes. Il parut à Bruneau qu'il reconnaissait ce son de voix et à un examen plus attentif, il crut aussi découvrir, dans les traits de cette jeune fille, quelque chose qui ne lui était pas tout à fait étranger.

— Serait-ce bien cela? se disait-il. Ai-je un nuage sur les yeux? Ou bien est-ce ce jour faux qui me fait voir ce que je ne vois pas? Mais il faut avouer que si ce n'est pas ce que je suppose, cela y ressemble terriblement. Cette famille-là a une certaine physionomie qu'on ne peut guère confondre avec les autres. Et puis, elle est venue voir notre Jeanne. Il n'y a pas plus de six semaines que je les ai trouvées ensemble...

En se débattant ainsi avec ces souvenirs, et aussi en luttant avec ses voisins, Bruneau arriva enfin au premier plan, c'est-à-dire à quelques pas de la morte et de celle qui la pleurait. Pour cette fois, ses doutes tombèrent.

— Toinon! dit-il à haute voix, Toinon Lacrosse, est-ce toi?

En entendant prononcer son nom, la femme tressaillit et se releva.

— Toinon! ma pauvre Toinon! Quel malheur t'est donc arrivé?

Les cris de Toinon recommencèrent. Elle se jeta de nouveau sur le corps de sa fille, et l'arrosa de ses pleurs. Bruneau s'avançant alors, la tira pour ainsi dire de force et l'arracha à cette étreinte douloureuse. Cette suicidée c'était sa nièce, sa fille adoptive, son espoir, l'appui présumé de ses vieux ans. L'ayant reçue des mains d'une sœur mourante, elle l'avait élevée avec un soin tout particulier; lui avait enseigné, elle-même, les vérités de la foi, n'avait rien négligé enfin de ce qui eût pouvait faire une jeune fille honnête et chrétienne. Ursule (c'était le nom de sa pupille) profitait bien des soins de sa tante, et était une des plus édifiantes personnes de son village. Et ce village était précisément celui qu'habitait Bruneau; Toinon Lacrosse était une de ses voisines, une de ses vieilles connaissances. Quant à la jeune fille, il l'avait vue enfant, adolescente, et se souvenait parfaitement qu'on admirait sa beauté. Qu'était-il arrivé depuis qu'il avait quitté l'Auvergne? C'est ce qu'il ne savait pas. Mais, ce qu'il ne savait pas, le voici.

Toinon, voyant sa nièce sans fortune, avait songé à lui procurer un métier. Elle aurait bien pu la faire travailler à la campagne; mais la petite fille n'aimait pas ce genre d'occupation, disant que cela lui faisait mal à la tête. La vérité était que ce travail lui gâtait ses doigts : ses doigts si blancs et si délicats, et puis aussi lui flétrissait le teint, qu'on disait d'une fraîcheur éclatante.

Ce qui prouve qu'Ursule ne manquait pas de vanité, et laissait voir, une fois de plus, quel danger il y a à préoccuper une jeune fille de ses attraits. Si Toinon, qui, au fond, était une très brave femme, avait eu un peu plus de sens, et surtout de caractère, elle aurait suivi les conseils de son curé qui ne cessait de lui répéter : — Envoyez votre orpheline aux champs; n'en faites pas une demoiselle; autrement vous vous en repentirez. Ses parents étaient cultivateurs, elle peut bien l'être comme eux. — Mais Toinon n'écoutait pas; elle trouvait sa nièce si belle, qu'elle se serait fait scrupule de lui gercer ses mains et de lui brunir la peau au soleil. Elle l'appliqua donc à des travaux plus délicats, à la broderie, à la tapisserie... Dans son aveugle tendresse, elle mettait tous ses petits revenus à parer sa fille : trop heureuse de porter ses plus grossiers vêtements, et de vivre de pain noir, pourvu que sa petite Ursule fût la plus belle du village.

Or, il arriva que la petite Ursule devint peu à peu vaniteuse, avide de louanges, et se mit à rêver. On parlait tant de Paris qu'elle avait grande envie de le voir. Certaines lectures romanesques lui avaient aussi un peu monté la tête : car, il n'est pas un hameau, pas une maison isolée, qui échappe maintenant à ce terrible fléau de la presse immorale. Le désir de voir Paris s'augmentait du goût des aventures; ce goût funeste, si bien accommodé à l'inexpérience du jeune âge. Ursule voulait essayer de ces événements extraordinaires, comme les livres en racontent; et le capitale lui paraissait être le théâtre le plus convenable pour cela. Elle tourmentait donc sa tante, du matin au soir, pour qu'elle l'envoyât se *perfectionner* à Paris. Là, elle voulait